

Nouvelle collective : Unis par le son

Lycée Général et Technologique Georges Dumézil, VERNON, Eure

Classe : seconde générale et technologique 202

Nom des élèves : HILBRUNNER Martin, LENOBLE Antoine, PORNAY Martin

Nom du professeur : THIBOUT Ghislaine

Nous sortions de notre hangar au sud de Norlish, la capitale de l'Empire. Cette veille salle ne payait pas de mine mais c'était notre deuxième maison, nous nous y retrouvions pour écrire nos morceaux et les jouer. Nous formions un groupe et chacun avait son instrument. Je jouais de la batterie, Gustave lui faisait de la guitare, Victor quant à lui pratiquait de la basse et Bernard était fou de saxo électrique. Il était vingt-deux heures, trois heures après le couvre-feu. Je dis au revoir à mes trois meilleur amis et leur conseillai d'être prudent sur la route et de ne pas trop attirer l'attention. Je leur faisais toujours ces mêmes recommandations car nous vivions dans un pays dominé par un parti d'une violence absolue prêt à envoyer des hommes massacrer de pauvres citoyens parfois jusqu'à la mort pour assouvir leur autorité et obtenir le moins possible de rebelles. La liberté d'expression était inexistante. Tout était contrôlé : livres, journaux, peinture, musique, tout passait par la censure du gouvernement.

Bernard répondit :

-Ne t'en fais pas, nous ne rencontrons presque jamais personne de ce côté de la ville.

Une fois salués, Bernard et Gustave partirent de leur côté tandis que Victor et moi partîmes du nôtre puis ce dernier lança la conversation :

-« Ça déchire ce que l'on a fait lors de notre répétition, on va bientôt pouvoir finir un autre titre pour notre groupe de rock !

-Il faudrait déjà lui trouver un nom que tout le monde approuve avant de faire un album. »

Soudain, je vis au bout du chemin deux gardes armés qui se dirigent droit vers nous. Je pris le bras de Victor qui me regarda avec surprise puis nous courûmes dans une rue voisine. Je lui chuchotai : « Des fossoyeurs au bout de la rue, faut se dépêcher ! » Les fossoyeurs est le surnom que l'on donne aux gardes de ce régime.

Malheureusement, on les entendit courir dans notre direction ce qui signifiait qu'ils nous avait aperçus. Ils se rapprochaient de plus en

plus vite. Dans la panique, nous nous dépêchâmes d'escalader un grillage pour nous cacher dans une poubelle. Ils nous avait perdus de vue et s'arrêtèrent près de notre cachette improvisée.

– Ah, ces petits merdeux nous ont encore échappé. Il ne respectent pas le couvre-feu, on va en faire un rapport au centre de sécurité de l'Empire.

– Oui, on aura bientôt le droit de tirer sur ces fichus rebelles.

Nous restâmes cachés un moment après le départ des deux gardes irrités par leur échec.

– Waouh ! On a eu chaud !

– Rentrons vite maintenant nous avons fait assez de bêtises pour aujourd'hui.

Je raccompagnai Victor jusqu'à chez lui. Puis en toute discrétion, je rentrai chez moi.

Le lendemain, mon meilleur ami Bernard et moi nous rendîmes à notre studio de musique. Durant toute la journée, nous discussions de tout et de rien. Nous rigolions aux éclats tels des baleines. Bernard jouait tellement bien du saxophone électronique. La journée passa tellement vite. Nous jouâmes durant toute la journée, oubliant même de manger.

En fin d'après-midi, le soleil commençait à se coucher et la lumière passait à peine à travers les vitres sales du studio. Bernard s'arrêta soudain de jouer.

— Attends... t'as entendu ?

Je ne répondis pas tout de suite. Au loin, on percevait un bruit de moteurs. Pas un, mais plusieurs. Mon ventre se serra.

— Des fossoyeurs, dis-je à voix basse.

Bernard coupa immédiatement le son. Le silence devint lourd, presque angoissant. Nous nous rapprochâmes doucement de la porte et je regardai dehors. Trois camions noirs venaient de s'arrêter au bout de la rue. Des hommes armés en descendirent.

— Ils fouillent le quartier... s'ils tombent sur le studio, on est fichu.

Bernard hocha la tête, les poings serrés.

— Ils détestent ce qu'on fait. Pour eux, la musique, c'est dangereux.

Un bruit violent retentit plus loin, suivi de cris. Puis un coup de feu. Je sursautai.

— On doit partir, maintenant.

Nous attrapâmes ce qu'on pouvait : une clé USB avec nos morceaux, quelques feuilles, et nous sortîmes par l'arrière. Nous avançons vite, collés aux murs, en essayant de ne faire aucun bruit.

On fonça chez moi. Bernard et moi nous connaissions avant même de savoir parler. Lorsque nous étions bébés, nous avons la même nourrice. Nous jouions ensemble, mangions ensemble, dormions dans la même chambre. Jamais, jamais nous ne nous sommes disputés. Les rares fois où nous n'étions pas d'accord, nous trouvions toujours une façon de comprendre l'autre. Nous nous complétions tels le sel et le poivre. L'accord et l'harmonie régnaient entre nous, ce qui est normal entre deux musiciens...

Une fois chez moi on appela les autres membres du groupe. En cinq minutes ils nous rejoignirent. Nous leur expliquâmes notre mésaventure et les risques qui pesaient autour de notre hangar et le fait qu'il pouvait être découvert à tout moment. Après cette discussion, nous nous rendîmes compte du danger de la répression. Nous décidâmes alors de nous impliquer dans la résistance.

Le lendemain, nous décidâmes de participer à une manifestation. L'État interdisait de critiquer le régime mais nous fabriquâmes quelques pancartes sur lesquels nous écrivîmes quelques mots comme « non à la dictature » ou encore « abolition de la censure » que nous cachâmes dans notre hangar.

Nous avons peur, mais personne ne voulait le montrer. Seul Bernard m'avait confié son angoisse. Il ne voulait pas venir avec nous. J'

essayai de le rassurer, lui disant que c'est important qu'il vienne, qu'il fallait se battre pour améliorer le monde.

Une grande de foule de manifestants circulait dans les rues de la capitale : il y eut des voitures brûlées, des pétards dans tous les sens, on pouvait entendre de multiples hymnes démocratiques. Puis comme prévu les fossoyeurs se mirent à attaquer. Des cris venaient de je ne sais où, une foule se rua sur nous, écrasant les plus faibles.

Dans la foulée et la précipitation, mes amis et moi nous perdîmes de vue. Je les cherchai pendant un moment qui me sembla durer une éternité. Je criai leur nom de toutes mes forces et crus même que mes cordes vocales s'arrachèrent. Hélas, je ne reçus aucune réponse et n'entendis que le sifflement des balles et les cris d'horreur. Je sentis mon courage me quitter jusqu'à ce que la terreur m'envahît. J'étais perdu. Puis, je réussis à trouver un endroit où la foule était moins abondante. Je m'y précipita, sans réfléchir. Et là, ce fut un choc. Je me retrouvai nez à nez avec un cadavre. Je voyais flou. Je n'arrivai pas à distinguer son visage. Je sentis qu'on m'agrippait le poignet. Je crus que c'était la fin, que le fossoyeur allait me tuer. Mais non. Rien. C'était Gustave. Une vague de soulagement m'envahit, mais ne dura qu'un instant. Il me montra le cadavre. Je compris. Bernard. Mort.

Une voix lointaine me parvint, je repris conscience. J'étais chez moi, mes amis me regardaient, inquiet, le regard vide, triste. Je ne remarquai pas tout de suite que Gustave était blessé. Les jours qui suivirent furent longs, je ne sortais pas, les autres en faisaient de même. Puis je vis un rapport à la télévision de cette maudite manifestation : il y avait 67 morts. Je changeai de chaîne parce que je frissonnais rien qu'à l'idée de voir le cadavre de Bernard. J'étais achevé et démotivé. Ma mère me fit subir plusieurs remontrances à la suite de mon retour à la maison, mais je lui en voulais pas. Je savais qu'elle brûlait d'inquiétude pour moi. Mon père, quant à lui, me montra son inquiétude, mais aussi sa fierté de m'investir pour mon futur.

Après une semaine, je me forçai à sortir, je donnai rendez-vous au groupe chez moi de peur que, ailleurs, le groupe ne soit localisé. Une fois tout le monde arrivé nous mîmes un moment à prendre la parole puis je dis :

-Désolé de vous avoir incités à venir.

-Ce n'est pas de ta faute Émile. On savait où on allait, me dit Gustave.

-Si, par ma faute, on a perdu un frère et si ça se trouve, les fossoyeurs vont nous trouver.

Victor ne parlait pas mais restait pensif, puis il dit :

-Ce qui est fait est fait, il faut se tourner vers l'avenir et lui rendre hommage. C'est le mieux que l'on puisse faire. Et il le mérite amplement.

Victor et moi hochions la tête en approuvant cette idée. Ce soir nous prîrent la décision de continuer notre groupe sans Bernard pour lui rendre hommage et nous lui écrivîmes une chanson.

Au fil du temps, le bouche à oreille nous rendit célèbre. Le chant pour notre ami devint un hymne pour la liberté, un cri de ralliement pour tous ceux qui rêvaient d'une société fraternelle. Le jour du premier anniversaire de la mort de Bernard, nous reçûmes une invitation d'un bar clandestin pour y jouer nos musiques. Dès le début du concert, la salle était pleine à craquer. Nous étions attendus. La foule était en délire. Nous terminâmes notre première partie, remplis d'adrénaline. Nous profitons du moment inoubliable, regrettant tout de même l'absence de notre ami, puis nous reprîmes notre concert.

À la fin de notre représentation, nous entonnâmes notre hommage à Bernard :

*Tes paupières closes chaque jour,*

*Tu resteras dans l'obscurité pour toujours,*

*Mais tu brilleras en nous tous à jamais.*

*La vie est fragile, tout semble laid.*

*Et quand tout était noir,*

*Tu rallumais l'espoir.  
Ton cœur autrefois si puissant  
Est transpercé maintenant.  
Ce n'est pas seulement par une balle,  
C'est par la mort qui s'emballe.  
Tu voulais juste exprimer  
Ta soif de liberté  
Ha c'est dommage  
Rendons hommage  
Ha c'est dommage  
Rendons hommage  
Ha c'est dommage  
Rendons hommage.  
Contre les fossoyeurs  
Unissons nos cœurs  
Fraternité*

Nous ne pûmes finir car la foule reprenait en chœur et leurs voix puissantes, à l'unisson, couvraient les nôtres.

Soudain, on entendit un grand fracas au fond de la salle. Puis je les vis : un groupe de fossoyeurs était entré et commençait à tirer sur la foule. Les cris fusèrent de toutes parts. L'un des fossoyeurs nous pointa du doigt. C'est là que je compris. Je puisai dans mon courage. Mes amis avaient fait la même conclusion. Alors, au milieu du massacre, nous chantâmes notre dernier couplet pour montrer du courage aux civils. Je sentis soudain une douleur vive dans mon épaule et le sang poisseux couler le long de mon bras. Je savais que la fin était proche.

Puis, un à un, notre groupe s'éteignit, en frères.